

QUATRE MOIS PARMI NOS NOIRS D'AFRIQUE

LE DRAME DU CONGO-OCÉAN

Comment fondent, en cours de route et même à pied d'œuvre, les convois de noirs recrutés pour les travaux du chemin de fer de Brazzaville à Pointe-Noire

Nous y voici. A force d'avancer, l'Afrique a changé de nom. L'équateur est franchi. Ce n'est plus l'A. O. F., mais l'A. E. F. La nuit tombante nous voit débarquer à Pointe-Noire. C'est le Congo.

Cette ville future devrait s'appeler Pointe-Silence ! Le wharf finit dans la brousse. Des herbes vous montent jusqu'à la poitrine et l'on a cherchant un sentier qui, dit-on, existe.

Pointe-Noire n'est pas encore ouvert au public. Les voyageurs pour le Congo ne descendent pas là. Ils continuent sur le bateau jusqu'à Matadi, chez les Belges, qui, eux, ont fait un chemin de fer. Les Français, à travers le territoire de nos amis, gagneront le Congo français.

Pointe-Noire sera notre port de demain.

Demain, cinq cent deux kilomètres de voie ferrée relieront Brazzaville, notre capitale, à Pointe-Noire, notre débouché.

Mais aujourd'hui ? Aujourd'hui il faut parler. La France a le droit de savoir. Un drame se joue ici. Il a pour titre : *Congo-Océan*.

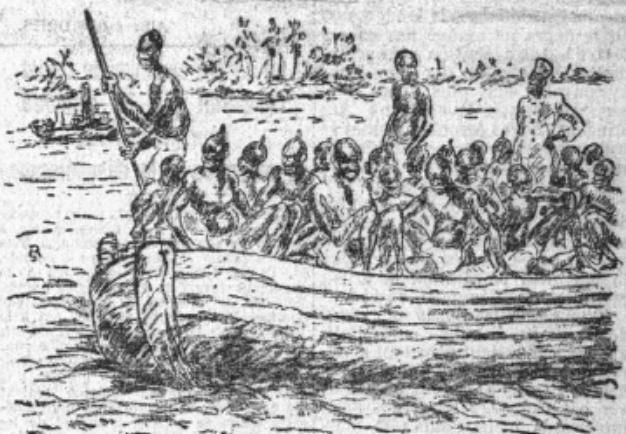
Après des années d'un long sommeil, l'Afrique équatoriale française entendit un homme lui crier : « Debout ! » Cet homme s'appelait Victor Augagneur. Ayant constaté que notre empire se mourait étouffé, le procureur décida de trancher la gorge de l'Afrique, de Brazzaville à Pointe-Noire, pour lui passer le chemin de fer libérateur.

M. Victor Augagneur n'eut que le temps de dire et non celui d'agir. Il revint en France.

M. Antonetti lui succéda. Le nouveau procureur ausculta le malade. Ayant jugé l'intervention indispensable, il releva ses manches et commença.

De quelle sorte d'hommes était M. Antonetti ? De la meilleure. Vif d'intelligence, rapide en décisions, non écrasé mais stimulé par la grandeur d'une tâche. Il arrivait précédé et suivi de sa réussite en Côte d'Ivoire où, bâtisseur d'Abidjan, percuteur de forêts, il avait, contre la nature, ouvert un pays à l'activité des blancs. Pour réveiller le palais de la Belle au bois dormant, on ne pouvait choisir plus fringant chevalier. Je ne dis pas cela pour faire plaisir à M. Antonetti. Le plus grand plaisir qu'on lui pourrait faire serait de le laisser en paix. Mais son cas illustre le drame. On va le voir.

Il est peu de dire que l'Afrique Equatoriale dormait. Elle ronflait. C'était un concert général de gorges et de narines ! La France était si loin que ses enfants pouvaient s'en payer sans crainte de la réveiller. Ce n'était pas une paix armée, mais une paix sonante. On entendait du bruit, sans



Un transport de noirs sur le Congo (Croquis de Bonquayrol.)

voir aucune agitation. C'était le grand tam-tam des sommeilleurs !

M. Antonetti, reprenant le cri de M. Augagneur, lança : « Debout ! »

Alors chacun remua un membre, se frotta les yeux et, daps un demi-sommeil, se leva.

— On va faire le chemin de fer, continua M. Antonetti. M'avez-vous bien compris ?

Tout le monde dormant à moitié, personne n'avait compris.

Voyant cependant ses collaborateurs sur leurs pieds, M. Antonetti commanda : « En route ! »

Ce fut des somnambules qui obéirent !

L'Afrique Equatoriale Française est comme une maison dépourvue de tout, qui n'aurait que ses murs et rien à l'intérieur, ni mobilier, ni eau, ni gaz, quelques vieilles chaises cassées seulement. Quand une maison doit devenir utile, on la meuble. On n'équipa pas le pays. Imaginez-vous que M. Antonetti ait dit : « Il faut faire du pain ! » et que les boulangers, n'ayant pas de farine et pour avoir l'air d'obéir, se soient mis à brasser dans le vide ! Pour amener la main-d'œuvre jusqu'à Brazzaville, la seule voie étant d'eau, il eût fallu des bateaux. Pas de bateaux ! De Brazzaville à la tête du chantier, on aurait dû commencer par tracer la route. Au début, pas de route ! C'était une veine ! Du moment que la route était absente, les camions devenaient inutiles ! Quant aux nègres, on oublia que ces gens avaient un estomac, quel estomac même ! Pas de dépôt de vivres ! Qu'ils avaient aussi des bronches et que la bronchite guette toujours d'un œil attentif les hommes nus. Pas de couvertures !

M. Antonetti fit remarquer l'état des lieux. Les gérants s'étonnèrent d'une semblable naïveté et répondirent, avec l'assurance que vous donne une vie jusqu'ici tranquille, que tout était bien pour la clientèle.

On attaqua. Un contrat fut passé avec une compagnie de travaux publics. On lui donnerait huit mille hommes, elle assurerait l'entreprise. Cette compagnie s'appelait les Batignolles.

Du Congo à la Sangha, de la Sangha au Chari on se serait cru dès lors entre la place Clichy et la place Villiers : on n'entendait plus parler que des Batignolles !

Au Moyen Logone, au Moyen Chari, au Dar el Kouf, dans la Haute-Kato, au Bas-Bomou, du Gribingui à l'Oubanghi, de l'Oubanghi au Pool, le nom si parisien tomba et rebondit.

Des Bakolas, des Bayas, des Lin-

fondos, des Saras, des Bandas, des Lisangos, des Mibakas, des Zindès, des Loangos furent arrachés à leur contemplation et envoyés « aux Batignolles » !

C'était un voyage fort excentrique. Les recrutés embarquaient sur des châluds, contemporains de notre conquête. Dans ce pays, les chelands, n'étant point faits pour le transport des hommes mais pour celui des marchandises, avaient le dos rond. Trois cents par trois cents, quatre cents par quatre cents, on entassait la cargaison humaine dessous et dessus. Les voyageurs de l'intérieur étouffaient, ceux du plein air ne pouvaient se tenir ni debout ni assis. De plus, n'ayant pas les pieds prenants, chaque jour — et la descente jusqu'à Brazzaville durait de quinze à vingt jours — il en glissait un ou deux dans le Chari, dans la Sangha ou dans le Congo. La



Un Sara en mauvaise condition physique

chaland continuait. S'il eût fallu repêcher tous les noyés !... Le chaland abordait-il ? Les branches des palétuviers en fauchaient quelques-uns au passage. Pas un abri. Quinze jours sur un toit rond. Le soleil, la pluie. Et comme le vapeur chauffait au bois, les escarilles, traitement préventif, leur faisaient sur la peau de salutaires pointes de feu.

Et c'était Brazzaville. Sur trois cents, il en arrivait deux cent soixante, parfois deux cent quatre-vingts ! Là ? Eh bien ! là, ils restaient sur la berge ! On n'avait pas encore prévu de camp. On pensait bien à cela en ce moment ! Les sommeilleurs piqués par Antonetti étaient trop occupés à se frotter les yeux. Tout participait encore de la confusion des songes.

Les survivants reformaient le troupeau. La course à pied allait commencer. On avait choisi les plus beaux hommes au début. La bête était bonne, elle ne flanchait qu'à la dernière minute. Et les capitas, sans trop grand danger, pouvaient éprouver la solidité des peaux. Quant à celle des pieds, personne n'en doutait.

Ne pouvait-on procéder d'une autre manière ? Si.

La sagesse, la juste compréhension de l'effort à fournir eussent commandé de mettre ces hommes sur le chemin de fer belge, ensuite, arrivés à Matadi, sur un bateau français, moyen qui les eût, en trois jours, amenés « aux Batignolles », c'est-à-dire à Pointe-Noire, bout de la « machine ». Non ! ils iraient à pied ! On ne comptait qu'avec le temps et non avec la vie. Trente jours de plus n'étaient peut-être pas une affaire, mais sur deux cent soixante hommes, soixante de moins auraient dû en paraître une.

Et le troupeau prenait la brousse, traversait les marigots, gagnait le Mayombe, forêt cruelle. Les vivres précédaient-ils les voyageurs ? Une fois sur deux. Les suivaient-ils ? Pas davantage ! En tout cas, s'ils les suivaient, ils ne les rattrapaient jamais ! Les convois attendaient en vain le mil et le poisson séché. Trouvaient-ils parfois des muga-

LA POSE DE LA PREMIÈRE PIERRE DU MUSÉE DES COLONIES



En haut : au centre, M. Doumergue signant le parchemin qui va être inséré dans la « première pierre ». Au second plan : le maréchal Lyautey ; à gauche, M. Porrier ; à droite, M. Lemaire prononçant leur discours. En bas : M. Doumergue, armé d'un marteau d'argent, scelle la première pierre (voir à la deuxième page.)

sins de vivres? Le gardien n'avait pas le droit de leur donner à manger, le règlement de marche n'ayant pas prévu que les travailleurs dussent avoir faim à cette étape. « Faim! Faim! » ce mot tragique montait tout le long de la route. En quittant Brazzaville, chaque homme avait bien touché dix francs. Avec ces dix francs, l'administration estimait qu'il pouvait marcher des jours sans avoir faim! Pauvre Saras! A la sortie de la capitale, un avisé marchand leur avait échangé le billet contre un peigne de fer! Savaient-ils qu'ils ne seraient pas nourris le lendemain? Or le nègre ne mange pas encore le fer! Aussi était-ce un surprenant spectacle. Sur dix kilomètres, le convoi n'était plus qu'un long serpent blessé, perdant ses anneaux. Bayas écroulés, Zindès se traînant sur un pied, et capitas les rameutant!

Il en arrivait tout de même! J'ai vu construire des chemins de fer; on rencontrait du matériel sur les chantiers. Ici il n'y avait que du nègre. Le nègre remplaçait la machine, le camion, la grue; pourquoi pas l'explosif aussi?

Pour porter les barils de ciment de cent trois kilos, « les Batignolles » n'avaient pour tout matériel qu'un bâton et la tête de deux nègres! Cependant, j'ai découvert sur ces chantiers modernes deux importants instruments: le marteau et la barre à mine. Dans le Mayombe, nous perçons les tunnels avec un marteau et une barre à mine!

Epuisés, mal traités par les capitas, loin de toute surveillance européenne (si cela peut intéresser M. le ministre des Colonies, j'ai pris à son intention quelques photographies), blessés, amaigris, désolés, les nègres mouraient en masse.

Au Moyen Logone, au Moyen Chari, au Dar el Koutti, dans la Haute-Kato, au Bas-Bomou, dans les régions du Gribingui, d'Ouaka, d'Ouham, dans la Haute-Sangha, dans le Bas-Banghi, dans la N'Goko Sangha, de l'Oubanghi au Pool, maris, frères, fils ne revenaient pas.

C'était la grande fonte des nègres!

Les huit mille hommes promis aux « Batignolles » ne furent bientôt plus que cinq mille, puis quatre mille, puis deux mille. Puis dix sept cents! Il fallut remplacer les morts, recruter de nouveau. A ce moment, que se passa-t-il?

Il se passa que, dès qu'un blanc se mettait en route, un même cri se répandait: « La machine! » Tous les nègres savaient que le blanc venait chercher des hommes pour le chemin de fer; alors ils fuyaient. Ils disaient à nos missionnaires qu'eux-mêmes leur avaient appris qu'il ne fallait pas « mourir pour mourir ». Or aller à la machine c'était se suicider. Ils gagnaient les bois, les bords du Tchad, le Congo belge, l'Angola. Là où jadis habitaient des hommes, nos recruteurs ne trouvaient plus que des chimpanzés. Pour l'honneur de la race humaine, pouvait-on construire le Congo-Océan avec des chimpanzés? Nous nous mettions à la poursuite des fugitifs. Nos tirailleurs les attrapaient au vol, au lasso, comme ils pouvaient! Ils les canguaient! ainsi que l'on dit ici. On en arriva aux représailles. Des villages entiers furent punis. Quelques-uns cependant échappèrent à ces rigueurs, des commandants blancs de ces régions ayant épousé la cause des noirs contre les blancs de Brazzaville! Une autre fois, un chef noir se pendit plutôt que d'obéir à l'ordre de recruter pour la machine. Enfin, pour masquer le dépeuplement, on parla de rectifier la frontière de l'Oubanghi-Chari!

Le matériel humain recruté dans ces conditions n'était plus de première qualité. Comme les moyens de transport et de ravitaillement n'avaient pas été améliorés, le déchet augmenta. Les chalands auraient pu s'appeler des corbillards et les chantiers des fosses communes. Le détachement de Gribingui perdait soixante-quinze pour cent de son effectif. Celui de la Likouala-Mossaka, comprenant mille deux cent cinquante hommes, n'en vit revenir que quatre cent vingt-neuf. D'Ouessou, sur la Sangha, cent soixante-quatorze hommes furent mis en route. Quatre-vingts arrivèrent à Brazzaville, soixante-neuf sur le chantier. Trois mois après, il en restait trente-six.

Pour les autres convois, la mor-

talité était dans ces proportions.

« Il faut accepter le sacrifice de six à huit mille hommes, disait M. Anjonnetti, ou renoncer au chemin de fer. »

Le sacrifice fut plus considérable.

Cependant, ne laissons pas le champ libre aux journaux étrangers; les gazettes anglaises, belges, allemandes, portugaises ont déjà trop exagéré le chiffre de ces pertes. A ce jour, il ne dépasse pas dix-sept mille. Il est vrai qu'il nous reste encore trois cents kilomètres de voie ferrée à construire.

Albert LONDRES.

Le député communiste Doriot comparait à la 11^e chambre pour provocation de militaires à la désobéissance

Condamné, par défaut, pour provocation de militaires à la désobéissance, à propos de son voyage en Chine, à trois ans de prison et 3.000 francs d'amende, M. Doriot faisait hier opposition à ce jugement devant la 11^e chambre correctionnelle. Le ministre de l'Intérieur, cité comme témoin, ne se présenta pas à la barre. Et M. Berthon, défenseur de son collègue à la Chambre, en profita pour demander au tribunal, sans grand espoir du reste, l'ajournement du procès.

D'autres nombreux témoins avaient été convoqués et le ministère public déclara d'emblée qu'il était inutile de les entendre: le récent procès Fourrier l'avait amplement démontré. Mais, sur la menace de nouvelles conclusions, on décida de les faire défiler tout de même, quitte à les astreindre à s'en tenir uniquement aux faits de la cause.

On entreprit ainsi le voyage de Chine avec M. Doriot d'abord, avec ses témoins ensuite, parmi lesquels figurait, bien malgré lui, l'historien Henri Maspéro, résident de France au Tonkin, qui ne manqua pas d'ailleurs de redresser l'interprétation que M. Doriot avait cru pouvoir donner d'une de ses œuvres.

A CACHAN, UN SEXAGÉNAIRE, ABAT D'UN COUP DE REVOLVER LE MARI DE SA MAÎTRESSE

Un drame, dont la police n'a pu encore définir les circonstances exactes, s'est produit dimanche soir, un peu après 20 heures, 11, rue de la Villageoise, à Cachan, dans un petit pavillon appartenant à un ex-représentant de commerce, M. Augustin Devosse, plus connu par les habitants de la localité sous le sobriquet du « Vieux ».

Peu après la guerre, l'ex-représentant avait fait la connaissance d'une jeune femme, Mme Louise Lanaux, dont il était l'ainé de près de vingt-cinq ans, et qu'il avait prise pour domestique. Celle-ci était mariée à un sous-officier rengagé qui, à la suite de disséminations conjugales, avait demandé à être affecté à un corps colonial. Depuis son départ, sa femme n'avait eu de lui que de rares nouvelles.

Le rentier entreprit de consoler la jeune femme et y réussit. Or, il y a deux ans environ, le colonial donna de ses nouvelles. Il parlait de rentrer en France. Le temps, qui apaise bien des maux, l'avait rendu plus conciliant à l'égard de sa femme.

C'est alors que le père Devosse s'assigna une tâche de réconciliateur. Lorsque le mari de son amie prit sa retraite, il vint habiter dans le petit pavillon de la rue de la Villageoise. Mais bien qu'ayant recueilli le mari chez lui, l'ancien représentant n'avait pas renoncé à ses relations avec la jeune femme.

S'il faut en croire le sexagénaire, Lanaux prit ombrage de cette situation. Alors, des discussions s'élevèrent, qui devaient se poursuivre chaque jour plus violentes pour les causes les plus diverses.

Le drame devait éclater; il se produisit l'autre soir.

D'après les déclarations des témoins, le père Devosse et les époux Lanaux, après avoir déjeuné et dîné ensemble, allaient sortir de table quand Lanaux décida d'aller chercher à la cave une dernière bouteille. Comme il revenait, le père Devosse lui aurait reproché de boire trop. C'est alors que, cette réflexion déplaisant au mari, des propos fort violents furent échangés.

Soudain Devosse se saisit d'un revolver dont il ne se séparait jamais et fit feu sur Lanaux qui reçut le projectile dans l'épaule.

M. Goujon, commissaire de la circonscription, a fait admettre le blessé, dont l'état est grave, à l'hôpital. Le meurtrier a été arrêté tandis que Mme Lanaux était invitée à se tenir à la disposition du magistrat.

M. Springer, champion du monde du jeu de dames

Le championnat du monde du jeu de dames vient de se terminer à Amsterdam. Il a donné les résultats suivants: 1. M. Springer (Hollandais), 31 points (champion du monde); 2. ex æquo, MM. de Jongh (Hollandais) et Molliard (Français), 26 points; 4. ex æquo, MM. Fabre, Bonnard et Rustenburg, 23 points; 7. M. Bixot, 22 points; 8. M. Kuyper, 20 points; 9. ex æquo, MM. Vos et Bôlard, 17 points; 11. M. Weiss, 15 points; 12. M. Polman, 14 points.

